

**MAUX EN MOTS**

*Traitements littéraires de la maladie*

*Maria de Jesus Cabral*

*Maria João Reynaud*

*Maria de Fátima Outeirinho*

*José Domingues de Almeida (Orgs.)*

**Universidade do Porto. Faculdade de Letras**

**2015**

**Titre:** *Maux en mots. Traitements littéraires de la maladie*

**Organisateurs:**

*Maria de Jesus Cabral*

*Maria João Reynaud*

*Maria de Fátima Outeirinho*

*José Domingues de Almeida*

**Éditeur:** Universidade do Porto. Faculdade de Letras

**Lieu:** Porto

**Année:** 2015

**ISBN:** 978-989-8648-46-4

Édition en ligne

**URL:** <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id022id1458&sum=sim>

© des auteurs des textes

**Couverture :** *Mare calma* Alexandru Rădvan

**DE LA MALADIE À LA PEUR DE LA CONTAGION**  
**Représentations littéraires de la contagion chez Gabriel García Márquez et**  
**chez Philip Roth**

**LINA PATRICIA VILLATE TORRES**  
*Université de Strasbourg*  
[lina.villate@etu.unistra.fr](mailto:lina.villate@etu.unistra.fr)

**Résumé :** À partir des romans *De l'amour et autres démons* de Gabriel García Márquez et de *Némésis* de Philip Roth, il s'agit d'interroger la façon dont la peur de la contagion réactive les réflexes ancestraux de la panique et de l'exclusion. Plus encore que la maladie, ce qui est redouté c'est la contagion, la transmission du mal, sa propagation par le contact. De manière plus générale, ce qui inspire la crainte est le fait que des choses puissent passer d'un individu à un autre individu et entraîner des effets d'ensemble considérables, et que cela ne puisse être soumis à aucune forme de contrôle. L'ampleur du mal, la rapidité de la propagation et l'impuissance de la science et de l'homme à neutraliser la contagion, brisent la solidarité et servent de moyen d'accusation de la part de la communauté pour défendre et affirmer un mode de vie qu'elle considère menacé par l'intrusion du mal. Cet article porte particulièrement sur l'imaginaire du complot et la recherche d'un bouc-émissaire, déclenchés par le rêve de santé en temps d'épidémies.

**Mots clés :** Contagion – épidémie – exclusion – bouc-émissaire – altérité.

**Abstract:** Based on two different novels, *Of Love and Other Demons* by Gabriel García Márquez and *Nemesis* by Philip Roth, we would like to discuss the ways fear of contagion revives the ancestral reflex actions of panic and exclusion. Even more dreadful than the disease are the contagion, the transmission of evil and its spread by contact. What generally inspires fear is the fact that things can be passed from one person to another and result in significant overall effects without any form of control. The dimension of evil, the propagation speed and the powerlessness of both science and men to neutralize the contagion break solidarity and can serve to single out responsables on behalf of the community. They also serve to defend and assert a lifestyle considered threatened by the intrusion of evil. This article particularly focuses on the imaginary conspiracy and the search for scapegoats, triggered by the dream of healthiness during these epidemic periods.

**Keywords:** Contagion – epidemic – exclusion – scapegoat – otherness.

Le modèle contagionniste utilisé pour expliquer certaines maladies a vu ses fondements théoriques consolidés au XIX<sup>e</sup> siècle avec l'identification des germes pathogènes. Dès lors, l'usage du terme en dehors du champ lexical de la médecine est considéré comme métaphorique (Vigarello *et al.*, 1998: 6). Le *Trésor de la langue française* reprend notamment le concept de contagion tel que les sciences médicales l'ont forgé, à savoir que celui-ci exprime la transmission d'une maladie d'une personne à une autre. Plus particulièrement, la notion de la contagion oriente la réflexion vers l'idée de la transmission par le contact. La contagion s'inscrit de ce fait dans le vaste domaine de la transmission puisque l'idée sous-jacente est que les individus sont susceptibles de transmettre leurs influences, bonnes ou mauvaises. Dans ce sens, l'enfermement, notamment la réclusion carcérale, serait justifié par une volonté d'empêcher la contagion, et ce à double titre, d'abord vis-à-vis du corps social dans son ensemble ; ensuite pour éviter la contamination des sujets réputés sains (Salle, 2011: 61). Le modèle contagionniste a servi d'explication à plusieurs maladies physiologiques, mais aussi à la criminalité et aux mouvements collectifs. Pourtant, cette idée de la transmission du mal par contact n'est pas issue des sciences médicales, mais des textes hérésiologiques de la patristique latine et du droit impérial romain (Fossier, 2011: 25). En effet, c'est d'abord dans un sens doctrinal que les Pères de l'Église utilisaient régulièrement le terme *contagion* « pour décrire la possible propagation du mal – plutôt que de la maladie » (Coste, 2011: 11).

La contagion comme circulation du mal hérétique, et surtout comme une rébellion vis-à-vis de l'Église, apparaît dans le roman de Gabriel García Márquez *Del amor y otros demonios*, dans lequel la fille du marquis de Casaldueiro est jugée hérétique par le Saint-Office et, par conséquent, elle est enfermée pour empêcher non pas une contagion particulière (hérétique ou médicale) mais toute contagion quelle qu'elle soit. Face à la propagation sociale du mal la société accepte des mesures d'exception qui vont de l'isolement jusqu'à la recherche obsessionnelle d'un vecteur du mal présumé. À cet égard, *Nemesis* de Philip Roth livre le portrait d'une communauté hantée par le désir de se débarrasser d'une maladie contagieuse - la poliomyélite : la société remonte des effets aux causes, des patients aux agents et, ce faisant, elle s'adonne à la recherche des prétendus coupables. Alors que chez Philip Roth la contagion apparaît davantage comme étant médicale, la recherche du coupable et son exclusion ne diffère guère de la contagion hérétique dans *De l'amour et autres démons*. Extraire « la mauvaise graine » s'avère la solution tant pour la contagion médicale que pour la contagion sociale, confondues toutes deux dans une même logique prophylactique et coercitive. La contagion est alors une façon de se représenter la menace et de justifier la

crainte et, de ce fait, elle s'inscrit dans un discours de la peur et se manifeste par des images qui lui sont propres.

Il s'agit de s'interroger sur la façon dont la peur de la contagion brise le lien social et sert à la communauté de moyen d'accusation pour défendre et affirmer un mode de vie qu'elle estime menacé par l'intrusion du mal. Se sentant mise en péril, la communauté place symboliquement le danger dans un ailleurs lointain pour signifier que la menace vient du dehors et non pas de la communauté elle-même. Ainsi, autrui est perçu d'emblée comme une menace dont il faut se protéger : le corps de l'autre est le véhicule potentiel d'un danger réel ou imaginaire. Face à la rapidité de la propagation et l'impuissance de la science et de l'homme à neutraliser la contagion, le groupe déclenche une recherche du vecteur du mal, de ce par qui ou par quoi le mal est arrivé et, ce faisant, c'est une chasse aux sorcières qui s'amorce. L'ampleur du mal brise la solidarité entre les hommes et sert de moyen d'accusation et le rêve de santé coïncide avec une fermeture, un repli sur soi par crainte de la corruption. La communauté trouvant enfin un coupable sur qui renvoyer la faute, ce personnage devient un exutoire à la panique et au désordre, et c'est en le châtiant que le mal est extirpé.

### **La peur de l'Autre**

Le rapport social s'avère être indispensable à la propagation de la maladie et plus généralement du mal. De fait, la contagion induit l'idée que l'état d'un individu victime de la maladie d'un autre résulte d'un rapport social qui a un impact négatif sur sa personne (Fainzang, 1998: 117s). C'est donc le rapport social qui est en cause car si la contamination résulte de la proximité avec un Autre, il faut fuir la fréquentation de celui-ci. Dans ce sens, la contagion possède une dimension anthropologique dont le point de départ est l'Autre, et plus précisément le regard posé sur celui-ci. Les jugements de la société et le rejet de l'autre ne cessent de s'interposer : « Cannibalisme, sorcellerie, autant de procès faits à ceux dont les modes de vie ou croyances apparaissent comme scandaleux et qui sont accusés d'être le vecteur d'une contamination, quelle [*sic*] soit réelle ou métaphorique » (Verdoni, 2011: 353s). Il n'y a pourtant pas de véritable rencontre avec l'Autre dans nos récits, cette dernière se produisant presque par assaut. On emploie volontiers ce terme tant la rencontre avec l'Autre s'apparente à une invasion dans *Del amor y otros demonios*: « El barco de la Compañía Gaditana de Negros era esperado con alarma desde hacía una semana, por haber

sufrido a bordo una mortandad inexplicable (...) La nave fue anclada en las afueras de la bahía por el temor de que fuera un brote de alguna peste africana »<sup>1</sup> (García Márquez, 1994: 9). Le port de Carthagène des Indes, où se déroulent les événements, fut un important port négrier d'Amérique. Du fait de sa richesse, il fut attaqué à maintes reprises par les Anglais et les Français. Ainsi, la crainte d'une invasion étrangère apparaît de façon dissimulée sous la forme d'une menace biologique. La population de Carthagène est littéralement visitée par une maladie africaine, ce qui masque à peine l'antipathie envers les esclaves d'origine africaine à bord du bateau. Quant à la présence de ces derniers, elle est seulement tolérée par les colons qui se sentent menacés par le mélange avec une culture qu'ils considèrent inférieure. Ce rôle d'envahisseurs attribué aux esclaves est réaffirmé plus loin dans le récit. Alors qu'ils ne sont pas surveillés, ils font irruption dans la maison du marquis de Casalduero ; et bien qu'ils ne fassent à aucun moment du mal au marquis ou à qui que ce soit d'autre, cela ne change en rien la méfiance des colons à leur égard.

Simultanément à l'épisode du bateau contaminé, le récit s'attache à raconter le trajet d'un chien enragé qui mord Sierva María de Todos los Ángeles, la fille unique du marquis. Du fait de cette simultanéité, la maladie africaine et la rage du chien apparaissent comme des maux semblables, voire interchangeable. Ces deux maux sont néanmoins d'une valeur inégale puisque la rage dont on croit atteinte Sierva María ne se manifeste guère ; tandis que les signes de la culture des esclaves chez la jeune fille sont, quant à eux, bien visibles. En effet, la fille unique du marquis, délaissée par ses parents, fut élevée par Dominga de Adviento, gouvernante de la maison, dans les coutumes et croyances des esclaves africains. Témoin de sa double identité, la petite marquise s'invente un autre prénom -celui de María Mandinga- qui lui semble mieux correspondre à son identité. Cette hybridité est notamment déplorée par la mère de la fillette : « Lo único que esa criatura tiene de blanca es el color »<sup>2</sup> (*idem*: 30s). Tout se passe comme si par contact la petite aristocrate avait attrapé une maladie plus dangereuse que la rage, une sorte de maladie « africaine » que les colons veulent à tout prix extirper.

Désireux de sauvegarder une croyance et un mode de vie auxquels ils sont attachés, les autorités ecclésiastiques sont chargées du « traitement » de Sierva María. Ces dernières considèrent le comportement de la fillette comme hérétique, voire démoniaque : « creo que lo

---

<sup>1</sup> On avait attendu avec inquiétude un bateau de la Compagnie négrière de Cadix, car une inexplicable maladie mortelle s'était déclarée à son bord. (...) Le navire fut ancré hors de la baie par crainte de quelque fulgurante épidémie africaine (traduction : MORVAN Annie, 1995).

<sup>2</sup> Cette créature n'a rien d'une Blanche, sauf la couleur de la peau.

que nos parece demoníaco son las costumbres de los negros, que la niña ha aprendido por el abandono en que la tuvieron sus padres »<sup>3</sup> (*idem*: 58) affirme le prêtre Delaura. Sierva María est considérée comme « démoniaque ». Il est à noter qu'en espagnol les termes « *demoniaca* » (relatif au démon) et « *endemniada* » (quelque chose d'extrêmement nocif) sont utilisés pour rendre compte du caractère de la fillette. À cet égard, il semblerait que la conception de contagion rejoigne ici celle des Pères de l'Église pour qui les hérétiques étaient porteurs d'un mal qui pouvait à tout moment contaminer les autres : « l'hérésie est un mal qui macule celui qui en est porteur et contamine l'*ecclesia* de l'intérieur » (Fossier, 2011: 26). Les autorités ecclésiastiques s'occupent dans le récit non pas de « guérir » la soi-disant maladie, mais d'empêcher la diffusion d'une culture et de traditions considérées comme démoniaques car contraires à la foi chrétienne. La fille du marquis se trouve donc entre deux mondes, celui des Blancs européens et celui des esclaves africains ; entre un monde « sain » (celui des Blancs) et un monde « malade » (celui des esclaves).

Par conséquent, la contagion revêt aussi une dimension politique car elle est un argument efficace pour cibler les ennemis de la communauté. Il n'est donc pas étonnant que dans les deux récits les agents déclarés responsables de la contagion soient des individus originaires de l'extérieur de la communauté et que ceux-ci soient incriminés comme étant les vecteurs du mal. Dans le roman de Philip Roth, l'origine de la poliomyélite est attribuée aux Italiens car leur quartier est le premier touché par la maladie. L'identité du premier malade demeurant indéterminée, c'est sur l'ensemble de ce groupe que pèsent les soupçons. Le récit offre un regard négatif de l'altérité d'autant plus souligné que les Italiens cherchent volontairement à contaminer les enfants du quartier juif : « We're spreadin' polio. We don't want to leave you people out »<sup>4</sup> (Roth, 2010: 15) dit un Italien. La rencontre avec l'Autre se situe sur le plan axiologique : on juge les valeurs de l'Autre par rapports aux siennes, que l'on considère meilleures. De sorte que l'on ne se sent concernés par le sort de l'Autre que lorsque celui-ci met en jeu notre intégrité. La culpabilité des Italiens est d'autant plus claire qu'ils participent de manière sournoise et active à la propagation de la poliomyélite. Ce faisant, ils ne sont plus des victimes ; mais des faiseurs de victimes.

Alors que dans *Del amor y otros demonios* la menace est fantasmatique ; dans *Nemesis* celle-ci est bien réelle. Les Italiens déclenchent une sorte de guerre biologique et symbolique

---

<sup>3</sup> Ce qui nous paraît démoniaque n'est autre que les coutumes des Noirs, que la petite a acquises dans l'abandon où l'ont laissée ses parents.

<sup>4</sup> On vient vous refiler la polio. On ne veut pas que vous soyez à l'abri, vous autres (traduction : PASQUIER Marie-Claire, 2012).

contre les Juifs du quartier de Weequahic : En effet, « it turned out that there was sputum spread over the wide area of pavement where the Italian guys had congregated, (...) disgusting mess that certainly appeared to be an ideal breeding ground for disease »<sup>5</sup> (*idem*: 16). Cette intentionnalité trahit chez eux un sentiment antisémite car l'immunisation de la communauté juive est perçue d'emblée comme la preuve qu'ils sont les porteurs (sains) de la maladie. La communauté juive étant menacée, Bucky Cantor, professeur de gymnastique et lui-même Juif, décide de faire face aux Italiens. Ne pouvant participer au second conflit mondial en raison d'une déficience visuelle, Bucky ressent la nécessité de sauver son honneur en préservant de la maladie les enfants dont il est responsable. Ainsi, le narrateur affirme que « after the incident with the Italians he [Bucky] became an outright hero, an idolized, protective, heroic older brother, particularly to those whose own older brothers were off in the war »<sup>6</sup> (*idem*: 17s). C'est parce que ce ne sont plus les enfants des autres, des enfants anonymes, qui sont touchés, mais ceux placés sous sa responsabilité, et que la guerre ne se joue plus là-bas, en Europe, mais dans le Newark, que Bucky se sent concerné et se place au centre de sa communauté pour la défendre d'un ennemi invisible, la poliomyélite. La mise à l'écart des personnes ou des groupes considérés comme représentant une menace se voit alors pleinement justifiée.

### **La chasse aux sorcières**

La contagion oriente le débat sur la responsabilité des individus dans la propagation du mal et, par ce biais, elle devient un moyen d'accusation, cette fois-ci à l'intérieur même de la communauté. Au début de *Nemesis*, les gens s'enquêtent du moyen le plus efficace pour stopper la progression de la maladie dans le quartier. La tension est palpable au sein de la communauté, dont certains membres s'expriment en employant abondamment le champ lexical de l'hygiène : « Why don't they use disinfectant ? Disinfect everything »<sup>7</sup> (*idem*: 36) ou encore « Cleanliness ! Cleanliness is the only cure ! »<sup>8</sup> (*idem*: 37). En somme, la foule recherche un moyen de maîtriser le mal et de pouvoir garantir son intégrité. Les soupçons pèsent sur les aliments pouvant être contaminés et sur les endroits pouvant être sources

---

<sup>5</sup> On découvre qu'il y avait du crachats étalés un peu partout sur la zone pavée où les Italiens s'étaient tenus, (...) une matière visqueuse, gluante, dégoûtante, qui se présentait à coup sûr comme un bouillon de culture idéal pour les microbes.

<sup>6</sup> Après l'incident avec les Italiens, il devint un véritable héros, un grand frère protecteur idolâtré, en particulier auprès de ceux entre nous dont les grands frères étaient à la guerre.

<sup>7</sup> Pourquoi est-ce qu'ils ne se servent pas du désinfectant ? Il faudrait tout désinfecter.

<sup>8</sup> La propreté ! La propreté, c'est le seul remède !



d'infection. Des chiens et des chats auraient également été abattus. Ces mesures prises à l'encontre de certaines bêtes sont anciennement attestées, notamment lors de l'épidémie de peste à Londres en 1665 (Defoe, 1982) et à Marseille en 1720 (Fabre, 1998). Cette extermination obéit à une représentation mentale, à savoir que la contagion est imputée à une responsabilité maléfique. Ainsi, la recherche obstinée des coupables entraîne une hystérie collective dans le quartier de Weequahic. Même la chaleur ou encore l'air sont suspectées d'apporter le mal. Cette suspicion revient à avouer que le mal est partout et que l'on se trouve dans l'incapacité de le maîtriser.

La poliomyélite se transforme vite en un mal mystérieux dont on ne connaît ni le vecteur de transmission, ni la façon dont elle pénètre le corps, et ce parce qu'elle n'est pas seulement un mal biologique, mais aussi un mal social. En effet, le récit de Philip Roth ne s'attarde pas sur les réponses médicales apportées à la maladie. En revanche, la recherche du médiateur du mal, cette fois-ci au sein même de la communauté, devient indispensable pour retrouver la paix : « That's why everybody tries to find who or what is guilty. They try to figure out what's responsible so they can eliminate it »<sup>9</sup> (Roth, 2010: 38). En donnant libre cours à ses peurs, la société s'adonne à une chasse aux sorcières. La peur de la contagion brise des solidarités, et ce même parmi les enfants du terrain de jeu qui trouvent eux aussi de prétendus coupables. L'écrivain parvient à montrer que la haine du mal est un puissant déclencheur de la violence. Sont d'abord soupçonnés ceux qui, bien que confrontés directement à la maladie, s'en sortent indemnes. C'est le cas de Bucky Cantor, à qui s'attaque Mrs. Kopferman, la mère de deux enfants atteints de la poliomyélite : « You let them run like animals up there –and you wonder why they get polio! Because of you! Because of a reckless, irresponsible idiot like you! »<sup>10</sup> (*idem*: 80). Confrontée à l'injustice de la maladie, la communauté accepte au nom de la prévention la restriction des libertés, voire l'interdiction d'interagir ou de se déplacer librement. Mrs. Kopferman accuse Bucky Cantor d'exposer les enfants à la maladie car il permet à ces derniers de jouer ensemble et de mener une vie sociale sans restrictions. Pour elle, l'omniprésence du danger exige des mesures de contrôle, voire l'isolement absolu pour empêcher la propagation du mal. L'attitude de cette mère à l'égard du contact est celle d'un phobique dont la frustration et la peur tournent à l'obsession. Qu'elle soit délibérée ou non, la prise de risques, selon la mère, est un choix conscient que Bucky

---

<sup>9</sup> C'est pourquoi tout le monde essaie de trouver qui ou ce qui pourrait être responsable. On essaie de trouver un coupable pour pouvoir l'éliminer.

<sup>10</sup> Vous les laissez courir comme des bêtes, là-haut, et vous vous demandez pourquoi ils attrapent la polio ? À cause de vous ! A cause d'un imbécile, d'un écervelé, d'un irresponsable comme vous !

Cantor doit assumer. Autrement dit, s'il y a un moyen de prouver que son comportement a nuit d'une façon ou d'une autre à la communauté, il lui faudra assumer sa culpabilité : « When you have to pay the price you pay it »<sup>11</sup> (*idem*: 24), disait le grand-père de Bucky Cantor.

La poliomyélite assimile les éléments propres d'une crise sociale jusqu'à les confondre avec ceux de l'épidémie. Dans ce sens, ce qui apparaît comme corrélé à l'épidémie, c'est-à-dire le désordre et la méfiance à l'égard des autres, sont peut-être antérieurs à la maladie qui, elle, sert de catalyseur. Pour en finir avec le désordre et la crise au sein du groupe, la recherche du vecteur du mal devient un souhait unanime. Dans *Nemesis*, cette recherche se fait sans l'intervention d'institutions, comme s'il s'agissait d'une réponse spontanée face à la propagation de quelque chose que l'on ne maîtrise pas. En revanche, dans *Del amor y otros demonios*, la mise en accusation est l'œuvre du Tribunal de l'Inquisition, institution de surveillance chargée de condamner tout ce qui de près ou de loin porte atteinte au catholicisme orthodoxe. Le pouvoir du Saint-Office pour juger et condamner était de plus absolu en la matière. Dans le récit de García Márquez, comme chez Philip Roth, le désordre social et la violence au sein de la société sont antérieurs à l'apparition de la maladie. En effet, il est dit que « en la ciudad había (...) un número incontable de curanderos y dómines en menesteres de hechicería, a pesar de que la Inquisición había condenado a mil trescientos »<sup>12</sup> (García Márquez, 1994: 34). Ces individus sont sources de désordre pour le Tribunal du Saint-Office et sont objets de violence de la part de ce dernier. L'épisode où Sierva María est victime d'une morsure de chien enragé survient alors que règne à Carthagène la peur d'être inculpé (à tort) par le Saint-Office. Le comportement de Sierva María est interprété par l'évêque, à sa guise, et ce malgré la divergence des diagnostics. Convaincu de la culpabilité de la fille, l'évêque fait part au marquis de son jugement, auquel celui-ci ne peut évidemment s'opposer : « tu pobre niña rueda por los suelos presa de convulsiones obscenas y ladrando en jerga de idólatras. ¿No son síntomas inequívocos de una posesión demoníaca? »<sup>13</sup> (*idem*: 36). Le diagnostic de l'évêque ainsi que le « traitement », à savoir la réclusion dans le couvent de Santa Clara, sont établis à l'avance, avant même toute étude approfondie du cas. La culpabilité de Sierva María n'est quant à elle pas présumée, mais avérée, en témoigne l'attitude de l'abbesse qui s'adresse à la petite marquise en ces termes et en brandissant un

---

<sup>11</sup> Quand il faut payer le prix, on le paye .

<sup>12</sup> il y avait dans la ville (...) un nombre incalculable de guérisseurs et vendeurs d'orviétan versés dans la sorcellerie bien que l'Inquisition eût condamné mille trois cents d'entre eux.

<sup>13</sup> Ta fille malheureuse se roule par terre en proie à d'obscènes convulsions et aboie en jargon d'idolâtres. N'est-ce pas la preuve irréfutable qu'elle est possédée du démon ?

crucifix : «‘Engendro de Satanás’, gritó la abadesa. ‘Te has hecho invisible para confundirnos’»<sup>14</sup> (*idem*: 44). Lors des procès-verbaux on l’accuse notamment de se rendre invisible, d’avoir dépecé un bouc, d’afficher un don des langues qui lui permettrait de comprendre les esclaves africains et d’envoûter les domestiques par des chants qu’elle exécutait avec une autre voix que la sienne.

Ce mal ressemble davantage à un mal moral qu’à un mal biologique. Et pourtant, il est tout à fait possible -pense-t-on- de le contracter par simple toucher, d’où l’avertissement de l’abbesse : « Nadie la toque »<sup>15</sup> (*ibidem*). En tant qu’hérétique, la petite marquise est porteuse d’un mal qui pourrait contaminer ceux qui jusqu’alors en ont été préservés. Sa culpabilité réside dans le fait qu’elle insinue dans la société coloniale le mélange par l’adoption d’autres cultures que la culture européenne. De plus, elle transgresse d’autres interdits que les interdits raciaux, en raison de sa relation amoureuse avec le prêtre Cayetano Delaura, chargé de pratiquer l’exorcisme. Remarquons que dans le titre même de l’œuvre de García Márquez, l’amour est comparé à un démon et c’est ce démon, celui de la passion amoureuse, que le prêtre Delaura contracte.

La propagation de cette maladie, la passion amoureuse, se fait comme pour la rage par la morsure : lors de leur première rencontre, la jeune fille mord et griffe le prêtre. Tout se passe comme si, victime de la morsure du chien, Sierva María était à son tour devenue une sorte de chienne enragée. Par conséquent, elle prend la place du chien en tant que vecteur de la maladie. Le récit articule le plan biologique et le plan moral, et assimile des aspects des deux plans jusqu’à les faire fusionner. Considéré comme abject, le contact avec Sierva María est interdit pour éviter que sa souillure morale atteigne d’autres personnes. Ainsi, il faut isoler Sierva María de Todos los Angeles pour défendre la communauté d’un élément transgresseur des conventions sociales.

### **Le bouc émissaire**

La maladie est assimilée dans les récits à un mal qui ronge de l’intérieur le corps social. Un double processus se met alors en marche pour sauvegarder le corps social. Il s’agit d’abord d’une fermeture sur cet extérieur qui menace l’existence de la vie sociale et, d’autre part et coïncidant avec ce repli sur soi, l’expulsion des prétendus coupables. L’angoisse

---

<sup>14</sup> Créature de Satan, hurle l’abbesse. Tu t’es faite invisible pour nous confondre.

<sup>15</sup> Que personne ne la touche.

morbide d'un contact perçu comme dégradant justifie, d'une part, la mise à l'écart d'un individu au nom de la menace qu'il représente et, d'autre part, la prise de mesures discriminantes à l'égard des cultes minoritaires ou jugés hérétiques. La peur d'un autre menaçant, d'un inconnu méconnaissable, se mue ici en une peur de tous car personne n'est à l'abri du mal. L'angoisse du contact avec l'autre trouve sa source dans le signe inversé : on ne craint pas tant d'être contaminé que d'être déjà celui ou celle qui contamine. En effet, être désigné en tant que médiateur du mal, à tort ou à raison, sert à la communauté à canaliser de multiples peurs en châtiant les prétendus coupables. Ainsi, désigner quelqu'un comme vecteur du mal signifie que l'on va chercher à s'en débarrasser, à en finir avec lui. Le mécanisme sacrificiel, d'après René Girard, se met alors en marche afin d'apaiser la soif de violence qui frappe le groupe (Girard, 2004: 243). À cet égard, dans le récit de García Márquez, la violence meurtrière est littéralement mise en scène puisque « el Santo Oficio se complace descuartizando inocentes en el potro o asándolos vivos en espectáculo público »<sup>16</sup> (García Márquez, 1994: 47). De la sorte, la société coloniale, en proie à la violence, choisit une victime sur laquelle va s'abattre cette violence. Dans le même temps, c'est la violence contre cet individu qui, croit-on, contribue à soigner le mal.

René Girard explique à ce titre que la désignation du bouc émissaire ne se fait jamais au hasard et que c'est « [l]e visiteur étranger [qui] attire automatiquement sur lui les soupçons hostiles des communautés fermées sur elles-mêmes. Pour la violence collective, il est un aimant plus efficace que n'importe quel membre de la communauté » (Girard, 2004: 15-16). Dans *Del amor y otros demonios*, l'étrangeté est incarnée par Sierva María qui est assez distante du groupe en raison de sa culture africaine, et à la fois assez proche puisqu'elle est tout de même la fille d'un colon. Bien que son appartenance à l'élite locale l'épargne du châtiment infligé aux hérétiques, elle ne jouit pas complètement des privilèges liés à sa naissance, et ce en raison du fait que sa mère était métisse. Ce double aspect du bouc émissaire se retrouve également chez Bucky Cantor. Il occupe lui aussi à la fois une position marginale dans le groupe du fait du manque de liens familiaux ; et une position centrale en tant que héros local. Par ailleurs, la communauté nie l'innocence de la victime et le bouc émissaire apparaît comme le véritable coupable du désordre social. Ainsi, pour l'autorité ecclésiastique de *Del amor y otros demonios*, le seul remède à apporter à la contagion est l'exclusion de Sierva María. Cette exclusion signe sa mort sociale et précède sa mort physique. L'unanimité du châtiment infligé à la jeune fille devient explicite lorsque le prêtre

---

<sup>16</sup> Le Saint-Office se plaît à écarteler des innocents sur le chevalet ou à les rôtir vivants en des spectacles publics.

Cayetano Delaura s'adresse au médecin Abrenuncio pour discuter le cas. Celui-ci partage l'avis du prêtre, à savoir que la fille n'était pas possédée et qu'il semblait improbable qu'elle eût contractée la rage. Pourtant les deux hommes sont bien conscients qu'une telle position irait à l'encontre non seulement de la crédulité populaire, mais aussi de l'avis du Saint-Office : « Seríamos usted y yo contra todos »<sup>17</sup> (García Márquez, 1994: 72) affirme Delaura. Bien que conscients de l'innocence de la fille unique du marquis, les deux hommes ne peuvent empêcher le mécanisme sacrificiel, et ce d'autant moins que la condition de la fillette la prédisposaient à devenir le bouc émissaire.

La différence la plus marquante entre Bucky Cantor et Sierva María réside dans le fait que le premier est complètement consentant dans le châtement. En effet, dans le récit de García Márquez, on a connaissance de très peu d'éléments des pensées de la petite marquise, qui semble être prise au piège d'un mécanisme dont elle ne parvient pas à s'échapper. Concernant Bucky Cantor, sa culpabilité dans la propagation est soupçonnée -jamais vérifiée ou réfutée, puisqu'il était un porteur sain de la poliomyélite. Sa prétendue culpabilité réside donc dans une supposition que le narrateur s'efforce de nuancer en disant à Bucky : « If you ever were a perpetrator –if you won't give ground about that –I repeat : you were a totally blameless one »<sup>18</sup> (Roth, 2010: 272). Pourtant, l'ancien directeur du terrain de jeu semble quant à lui être convaincu du rôle qu'il a joué dans l'épidémie. Il s'identifie à une flèche qui aurait porté la maladie dans la communauté quand il explique au narrateur que « the Indians believed that it was an evil being, shooting them with an invisible arrow, that caused certain of their diseases »<sup>19</sup> (*idem*: 271). De manière analogue à la flèche, Bucky est un instrument divin de punition qui ne peut pas manquer sa cible. De fait, J.M. Coetzee met en exergue le contexte grec qui apparaît de manière explicite dans le récit de Roth, notamment dans le sens divin de la justice. Dans ce sens, il écrit que: « the plot pivots on the same dramatic irony as in Sophocles' Oedipus Rex: a leader in the fight against the plague is unbeknown to himself a bringer of the plague » (Coetzee, 2010: 1). Tel un Œdipe moderne, Bucky Cantor n'est pas un criminel, mais pourtant ses actions contaminent, d'abord lui-même, puis les autres : « Yet even more literally than Oedipus, he is polluted. He too accepts his guilt and, in his own manner, takes the lonely road of exile » (*ibidem*). Afin de mettre un terme aux suspicions agitant la société, il accepte d'être le bouc émissaire. De fait, il signe sa propre mort sociale.

---

<sup>17</sup> Nous serions vous et moi contre tous.

<sup>18</sup> Si vous avez par hasard été un agent de transmission, si vous ne voulez pas céder là-dessus, je le répète : vous l'avez été en toute innocence.

<sup>19</sup> Les Indiens croyaient que c'était un être malfaisant qui leur lançait une flèche invisible, provoquant ainsi certaine de leurs maladies.

Quelles sont donc les actions qui, tel Œdipe, l'ont « pollué » au point qu'il doit s'exclure de la société ? Si l'on poursuit l'analyse girardienne de la peste, on peut dire que, dans *Nemesis*, n'est pas uniquement contagieux la poliomyélite, mais aussi le désir mimétique. Bucky joue alors un rôle plus actif que l'on ne croit dans cette propagation car il devient le modèle des enfants du terrain de jeu et leur montre ce qui mérite d'être désiré : « He [Bucky] wanted to teach them what his grand-father taught him : toughness and determination, to be physically brave and physically fit »<sup>20</sup> (Roth, 2010: 28). À ce stade du récit, Bucky est déjà un être mimétique car il souhaite imiter son grand-père : « He wanted as a boy to be physically strong, just like his grand-father, and not to have to wear thick glasses »<sup>21</sup> (*idem*: 20). Le désir d'acquérir des qualités physiques s'accompagne chez Bucky, et ces enfants qui cherchent à l'imiter, d'un désir très vif de se distinguer des autres. Mais la nature mimétique du désir participant à l'accroissement du nombre d'individus désirant le même objet -une croissance exponentielle tout à fait comparable à la propagation de la maladie, cette rivalité aboutit fatalement à un conflit. Voilà le vrai mal qui, étendu à l'échelle de la communauté, produirait plus de dégâts que la poliomyélite elle-même.

Dans ce sens la contagion est aussi bien la transmission de la maladie qu'une influence néfaste qui propage des désirs mimétiques et déclenche la violence. L'aspect proprement médical de la maladie, que ce soit la rage ou la poliomyélite, ne constitue dans ces récits qu'un seul aspect de la contagion. Effectivement, la science se montre impuissante et incapable de donner des réponses face au désastre. Par conséquent, le vrai mal qui hante le groupe n'est pas un mal que la science pourrait enrayer. Seul le mécanisme victimaire apporte la fin de la crise, la guérison de la communauté. Par ailleurs, l'efficacité du remède n'est pas en doute car une fois que Bucky apparaît comme vecteur du mal, il n'y a plus de victimes mortelles. En effet, la narration du passé s'arrête brusquement lorsque l'on apprend que Bucky Cantor était porteur sain de la maladie. À partir de cet instant, non seulement la maladie ne fait plus de ravages, mais la société retrouve le calme. D'après René Girard (2004: 258s), le mécanisme victimaire n'aboutit pas seulement à la résolution de la crise sociale, mais explique aussi l'émergence du sacré: la victime apparaît à la fois comme le coupable de l'arrivée du mal et comme l'auteur de la sérénité retrouvée. Cet aspect sacré est absent de *Nemesis*, alors qu'il apparaît clairement dans le prologue de *Del amor y otros demonios*, où il

---

<sup>20</sup> Il [Bucky] voulait leur apprendre ce que son grand-père lui avait appris : le cran, la détermination, et aussi à acquérir l'endurance physique.

<sup>21</sup> Il aurait voulu, quand il était petit, être robuste, comme son grand-père, et ne pas avoir à porter des verres épais.

est dit que Sierva María de Todos los Angeles fut vénérée pour ses nombreux miracles:

[M]i abuela me contaba de niño la leyenda de una marquesita de doce años cuya cabellera le arrastraba como una cola de novia, que había muerto del mal de rabia por el mordisco de un perro, y era venerada en los pueblos del Caribe por sus muchos milagros. La idea de que esa tumba pudiera ser la suya fue mi noticia de aquel día, y el origen de este libro.<sup>22</sup> (García Márquez, 1994: 8)

Sa chevelure qui continue à pousser même après sa mort signifie la vitalité et la régénération de toute la société. A cet égard, il est significatif que le lauréat colombien débute son récit par la présentation de la figure sacrée de Sierva María. Ceci révèle le sens du récit, à savoir que le sacrifice de la fille est une condition *sine qua non* de sa condition sacrée.

En somme, ce qui est retenu du phénomène contagieux dans les romans de Philip Roth et de Gabriel García Márquez n'est pas uniquement sa dimension médicale et ce même lorsqu'il est question d'une maladie contagieuse (poliomyélite). C'est plutôt l'impact de l'Autre sur soi par contact qui demeure latente dans l'univers romanesque. Au point qu'en temps d'épidémies il semble légitime de limiter les rapports sociaux pour éviter la propagation. En effet, au nom de la menace que la contagion représente, on justifie la discrimination et la mise à l'écart de ceux dont le comportement ou les croyances sont perçus comme scandaleux. De sorte que ceux qui se placent au centre du groupe peuvent entretenir cette peur pour réaffirmer leur position hiérarchique menacée par le désordre. Ainsi, la maladie d'un seul individu a un impact sur la société qui, menacée, accepte les mesures extrêmes pour se débarrasser du mal. La crainte de la corruption par le contact risque de mettre en péril toute la société ; or, pour faire société, il faut justement accepter le contact avec l'autre.

---

<sup>22</sup> Ma grand-mère m'avait conté la légende d'une petite marquise de douze ans dont la chevelure flottait comme une traînée de mariée, morte de la rage après avoir été mordue par un chien et vénérée depuis dans les villages des Caraïbes en raison de ses nombreux miracles. L'idée que cette sépulture pouvait être la sienne fut, pour moi, l'événement de ce jour, et est à l'origine de ce livre.

## Références bibliographiques

- COETZEE, J.M. (2010). « On the moral brink », *The New York Review of Books*, vol. 28; pp.1-2. < URL : <http://www.nybooks.com/articles/archives/2010/oct/28/moral-brink/> > [consulté le 10/V/2014]
- COSTE, Florent (2011). «Contagions. Histoires de la précarité humaine», *Tracés*, n° 21, pp.7-20.
- DEFOE, Daniel (1982). *Journal de l'année de la peste*. Paris: Gallimard.
- FABRE, Gérard (1998). *Épidémies et contagions l'imaginaire du mal en Occident*. Paris: Presses Universitaires de France.
- FAINZANG, Sylvie (1998). «La marque de l'autre», *Communications*, n°, pp.109-119.
- FOSSIER, Arnaud (2011). «La contagion des péchés (XIe -XIIIe). Aux origines canoniques du biopouvoir», *Tracés*, n° 21, pp.23-39.
- GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel (1994). *Del amor y otros demonios*. Buenos Aires: Editorial Sudamericana.
- (1995). *De l'amour et autres démons* (Annie Morvan, trad.).Paris : B. Grasset.
- GIRARD, René (2004). *La voix méconnue du réel une théorie des mythes archaïques et modernes*. Paris: Librairie générale française.
- ROTH, Philip (2010). *Nemesis*. London: Jonathan Cape.
- (2012). *Némésis* (Marie-Claire Pasquier, trad.). Paris: Gallimard.
- SALLE, Grégory (2011). «La maladie, le vice, la rébellion. Trois figures de la contagion carcérale», *Tracés*, n° 21, pp.61-76.
- VIGARELLO, Georges, ROUSSIN, Philippe, & CHEYRONNAUD, Jacques (1998). «Présentation», *Communications*, n° 66, pp.5-7.